

## Arbre

L'arbre est à lui seul une forêt de symboles,  
carrefour de toute circulation,  
masquant sous son écorce le lent travail des sèves,  
porteur des ascensions comme des descendances,  
chair de l'imagination végétale,  
donc de toutes les représentations humaines :  
car l'homme est naturellement enraciné dans la vie.

Rhizomes, racines, tronc, branches et feuilles :  
le travail de fécondité s'y incarne.

Refuge des bêtes de la terre (serpent) et de l'air,  
avide d'air et d'eau, sacrifié du feu,  
il détient pour toutes les religions des sacrés contradictoires,  
réverés et terrifiants.

L'arbre cosmique  
(le Kien Mu chinois, l'Yggdrasill scandinave)  
n'a ni ombre ni écho.

Et c'est devant lui que se joue le théâtre d'ombres japonais (kayon) ;  
à ses pieds, que le Bouddha reçoit l'illumination.

C'est lui qui, à Angkor Vat,  
enserre le visage de l'Éveillé dans ses gigantesques racines.

Lui qui, noué en croix,  
étend sur l'humanité l'ombre du Sauveur.  
Il est au cœur de toute orientation.

Les dieux de résurrection y meurent pour renaître.

Les prophètes

(Moïse, Daniel, Ézéchiel, Booz, Jessé)  
y trouvent leur arche de vérité future.

Dionysos, "celui de l'arbre",  
préside aux rites de la forêt.

Le mutiler, c'est encourir la mort.

Le planter est un gage de vie.

La vierge y fuit le viol (Daphné),  
les époux s'y unissent (Philemon et Baucis),  
les amants séparés s'y retrouvent (la rose et le lilas).

Les dieux célestes y puisent l'image de leur toute-puissance :

"C'est moi qui fais sécher l'arbre vert  
et reverdir l'arbre sec", dit Yahvé,  
et tous les spiritualismes s'y réfèrent :

"L'homme est un arbre inversé" (Platon)

"Le monde est un arbre inversé" (le 'Rigveda')

L'homme et l'âme sont des déracinés  
qui prennent terre et poussent vers le bas,  
puisant la nourriture du haut.

Plus l'univers se mécanise  
plus l'arbre prend la valeur nostalgique,  
entêtée et protestataire,  
de ce qui ne pousse que suivant sa propre loi  
et à son rythme.

Il est l'organique par excellence et,  
depuis le romantisme,  
le symbole du génie et de tout travail créateur (Schlegel),  
mais aussi l'idéal de toute société "vivante"  
et de la communauté humaine (Coleridge, Tchekov),  
au point que la famille (généalogie)  
ou l'institution (organigramme)  
en miment la structure.

C'est la liberté du sédentaire :  
qui croît sur place,  
suivant sa propre loi,  
pour produire des fruits qui lui ressemblent  
et le perpétuent.

Il est l'archétype de toute identité.

D'une identité double.

La Dame de Matfre d'Ermengault (le 'Bréviaire d'amour')  
tient un arbre au creux de chaque main.

En Paradis,

Adam délaisse l'arbre de Vie  
pour goûter de l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal.

Les pendaisons rituelles s'y réfèrent toujours  
(gibet, billot, verges, cercueil),

comme les images de castration (Attis et Cybèle).

Bûcheron inconscient (Ronsard),

incendiaire malheureux,

l'homme finira par faire régner le désert,

à moins qu'il ne se réfugie à son tour

dans les arbres (Burroughs, 'Tarzan'),

ne rejoigne sous l'eau

les arbres cristallisés (Ballard),

ne redevienne le singe (Rosny)

qu'il n'a cessé d'être,

ou ne soit dévoré par l'arbre vengeur

(Aldiss, 'The Saliva Tree').

Y'il héberge cadavres et trésors,  
si de son tronc vidé  
on fait berceaux, barques,  
 cercueils et horloges,  
c'est aussi qu'il est,  
au-delà de la crucifixion de l'homme en sexes,  
l'androgynie réalisé.

La tentation est grande d'y voir d'abord un symbole phallique  
(<sup>«</sup>le ruit religieux des grands cèdres cyniques<sup>»</sup>, Hugo),  
mais il apparaît vite  
que l'arbre est aussi maternel et féminin (Myrrha),  
père nourricier.

D'ailleurs en latin l'arbre est un féminin à désinence masculine.

L'arbre double  
symbolise pour Jung l'individuation,  
comme le roi des aulnes (Burger, Tournier),  
le chêne celte ou le Groharena,  
porteur de tous les germes  
et de la panacée.

Il est la demeure du Phénix et du Simorgh.

Vie intense et féconde,  
mais immobile.

S'enraciner, ne plus bouger.

Ce sont ceux qui craignent leur propre évolution (les suicidés),  
qui, dans l'Enfer de Dante,  
sont mués en arbres.

L'arbre à poison  
est celui de la haine rentrée (Blake).

L'arbre du Mystère  
fait planer l'ombre théologique ("tu ne comprendras pas")  
sur le cerveau humain (Blake encore).

'L'Arbre de l'homme' (P. White)  
est un rideau de fausse vie  
qui voile d'hypocrisie  
l'horreur des crucifixions nouvelles.

Le noir et la forêt, la vitalité de la mort  
ont aussi leurs racines  
et c'est le polype (Yeats),  
la vie maligne qui pousse en vous  
et contre vous.

Le siècle de la grande mobilité  
est aussi celui du cancer :  
la mort enracinée.

Et, si pour Milton ('Areopagita')  
les multiples branches de la Vérité  
sont signes d'espoir,  
la diversification sans limite,  
surgie dans l'ombre du culte de l'uniformité,  
de l'unité,  
de la Raison,  
porte également la croissance illimitée,  
anarchique de la Mort.

Partagé entre le désir des racines  
et le désir d'envol,  
l'homme moderne tue les arbres  
pour en faire (meubles ou papier)  
ce qui doit lui survivre.

Les arbres conseillers,  
sages oracles,  
rochers vivants de Keats,  
Knut Hamsun ou de Bjørnson  
peuvent prendre l'allure menaçante  
de la forêt qui marche sur Macbeth :  
le refuge (Hardy, Pound, Calvino)  
sera peut-être le lieu de l'exil (Du Fu),  
dont la ténacité désespérée (l'épine de Wordsworth)  
incarnera la solitude du désert (Hebbel).

Statue vivante,  
donc mortelle,  
l'arbre est le miroir de l'âme.

↑ L'idiot ne voit pas le même arbre que le sage ↑ (Blake).